

Chapitre 1

Le féminin l'emporte

Camille apportait les dernières corrections à sa dictée. Distrait par le ronflement d'une radio fatiguée, il appuya ses derniers commentaires de son stylo rouge, tria ses copies par ordre alphabétique. Il retranscrivit les notes dans son cahier de suivi et soupira. La 4^{ème} C était de loin la pire classe qui lui avait été donné de voir. Il y avait bien quelques garçons vaguement compétents, mais la plupart des filles étaient trop dissipées pour envisager une quelconque réussite scolaire. Elles tiraient le reste du groupe vers les tréfonds du genre humain. Aujourd'hui encore, il devrait batailler pour faire entendre raison à ses élèves, leur faire comprendre que c'est ainsi que fonctionne le système scolaire : mémoriser ce qu'on vous demande et refléter ensuite votre savoir pour entrer dans les bonnes cases. Comme d'habitude, cela mènerait au mieux à de timides progrès, au pire à des incidents diplomatiques qu'il tempèrerait comme il pourrait.

Il consulta l'horloge sur le mur de sa cuisine. Neuf heures trente, il aurait le temps de bavarder avec une ou deux collègues en salle des profs avant d'entrer sur le ring. Il grimpa dans sa C3 et prit la direction du

collège où il arriva à dix heures. C'était la récréation. Il esquiva un ballon, se faufila entre quelques groupes d'adolescentes et pénétra rapidement dans le meilleur endroit pour s'armer et se ressourcer, où il trouva ses deux plus proches amies autour d'un café. Il les salua et se délesta de ses affaires avant d'enquêter :

— Alors, cette journée ?

— Comme un lundi, répondit Clara.

Il arqua un sourcil. En bon prof de français, il détestait les expressions toutes faites. Il avait l'impression qu'un sombre cancre un peu bourru et répugnant au regard bovin lui tendait un torchon prémâché toute une année scolaire au bout d'un filet de bave. Clara rit :

— Détends-toi, je plaisante.

— T'as pas l'air dans ton assiette, nota Elliot.

— Pas vraiment non, souffla Camille. Je vais encore devoir essayer une tempête de reproches chargée de bêtise et d'incompréhension paresseuse de la part d'élèves qui rampent plus bas que Terre. Je vous jure, le niveau est de plus en plus faible, c'est consternant.

— Tu vas rendre un contrôle ? Sur quoi ?

Il leur proposa de jouer aux devinettes.

— Devoir de séquence sur un bouquin qu'elles n'ont toujours pas lu après deux mois de cours ? proposa Elliot.

— Non, plus simple.

— Expression écrite en lien avec le cours d'Histoire ? tenta Clara.

Négatif.

— Je limite au maximum l'expression écrite, précisa Camille. Elles n'ont aucune imagination, ça me déprime.

— Alors quoi ?

— Une dictée. Rien qu'une toute petite dictée de rien du tout, niveau 6^{ème}. Typiquement ce qui serait censé remonter la moyenne de la classe. Et devinez celle de la 4^{ème} C ?

— 10 ?

— 7,5. Ce serait une épreuve du bac, la plupart n'auraient même pas droit aux rattrapages. Non mais vous vous rendez compte ? Elles confondent encore le « ça » démonstratif et le « sa » possessif. À quoi sert-on, je vous le demande.

Clara et Elliot se consultèrent et haussèrent les épaules avant de tendre un sourire à leur collègue.

— On dirait que tu viens juste d'arriver, c'est trop mignon, s'amusa Clara.

— Non mais sans rire, ça ne vous inquiète pas, vous ? Pour elles, mais pour vous surtout, pour votre santé mentale.

— Oh tu sais, depuis le temps... répondit Elliot en envoyant valdinguer sa main derrière lui, comme pour se débarrasser d'un fardeau bien inutile.

- Il vaut mieux le prendre à la légère, compléta Clara. Tiens, vendredi, j'étais avec mes petites 6^{ème} justement. Cours sur la Mésopotamie, je leur demande si elles peuvent me citer les noms des deux grands fleuves qui encadrent la région. Un garçon lève le doigt et me sort tout fièrement : « le tigre et le léopard ! »

Elliot pouffa. Camille s'autorisa un petit rictus.

- Bon d'accord, dit-il, ça c'est drôle. Mais ça n'a rien à voir, c'est juste une perle innocente. Ce qui me fatigue, c'est qu'elles fassent preuve de mauvaise volonté. Voilà ce que je dénonce.
- Tu pourrais tout aussi bien dénoncer le système. C'est lui qui demande à toutes les élèves de maîtriser les mêmes subjectivités et de le prouver dans la même forme, sans tenir compte des particularités de chacune.
- Je sais, je suis le premier à le faire et je le ferai toujours... assura-t-il. Seulement on n'a pas le choix. Alors quoi, on récite bêtement la même chose année après année, pendant dix, vingt, trente, quarante ans, et à la fin on se dira qu'on a vraiment enseigné des choses à quoi, allez, dix élèves ? Pendant des années j'ai vécu pour mon métier que je trouvais passionnant. Je le trouve toujours en théorie... En pratique, je commence vraiment à être exténué.
- Si ça peut te rassurer, s'aventura Elliot, moi je passe plus de temps à faire la police qu'à diriger

mes exercices de maths. Non seulement les filles prennent un malin plaisir à dessiner des vagins sur les tables, mais même les garçons s'y mettent. À treize ou quatorze ans, non mais tu te rends compte ?

Camille arqua un sourcil.

- Me rassurer ? releva-t-il. Ce n'est pas le mot que j'aurais choisi...
- C'est pas bientôt fini vos lamentations ? se repositionna Clara. Nous n'avons pas le droit de nous plaindre, les garçons. Nous ne sommes que des fonctionnaires !

Jusqu'alors pétillante, elle se rembrunit tout de go. Sa tentative de plaisanterie censée relaxer l'atmosphère était partie dans le sens contraire de l'effet escompté. On pouvait user d'autodérision pour tout, mais pas avec tout le monde.

- T'as tellement raison, réalisa Elliot. Non seulement on est traitées comme des merdes par les élèves, mais en plus on nous sous-considère et nous insulte à la moindre occasion. C'est quand même fou.
- Et tu viens seulement de t'en rendre compte, monsieur-j'ai-appris-à-me-protéger-depuis-le-temps ? l'interrogea Camille.
- Stop, s'énerva Clara. Déjà, mollo sur les généralisations. Ensuite, si vous ne voulez plus de ce genre de problèmes, vous n'avez qu'à vous endurcir. Je vous garantis qu'avec moi, les élèves

font les andouilles une fois, pas deux. Les critiques non plus d'ailleurs.

- Mouais, réagit Elliott, dubitatif. Ce n'est pas vraiment compliqué pour toi, t'es une femme.

La sonnerie du collège retentit, marquant l'arrêt subite de la tournante. Dix heures vingt, fin de la récréation.

- Merde, paniqua le prof de maths, je suis à la bourre. Je vous laisse, je dois réapprendre le théorème de Pythagore pour la douzième fois aux 4^{ème} E.
- Pareil, dit-elle. À plus les gars. Courage, c'est bientôt les vacances.

Camille les salua d'un geste désinvolte. Il se retrouva un moment seul dans la salle de confort, à méditer sur cette brève conversation. C'était effrayant ce qu'avait rapporté Elliott. Comment les jeunes avaient-elles pu en arriver là ? Vers où se dirigeaient-elles ? La faute à qui ? L'accès à la technologie, aux réseaux sociaux ? La socialisation déraillait-elle plus tôt, dans sa première sphère ? Il secoua la tête pour souffler sur ses pensées couleur charbon.

Durant l'heure qui suivit, il avança dans la préparation de son cours de 3^{ème}, l'esprit dissipé. Que les 4^{ème} C allaient-elles bien pouvoir trouver comme excuse cette fois ? Texte trop difficile ? Pas à lui. Pas eu le temps de travailler l'orthographe avec les autres devoirs ? C'est vrai qu'entre le CP et la 4^{ème}, le délai était

court pour se familiariser avec les règles les plus élémentaires. Bientôt les vacances, oui, c'était ça. Il retrouva le carburant nécessaire pour s'approcher de sa salle de cours lorsque l'alarme régulatrice de onze heures quinze sonna à son tour le glas de sa tranquillité.

Il arpenta les escaliers du bâtiment A, fit grincer le vieux parquet du deuxième étage, atteignit la salle 205 où l'attendait sa classe. Quelques élèves attendaient dans le calme. Toutes les autres étaient groupées en meute autour de deux filles, entre lesquelles le ton disputait l'ascension.

— Wesh t'as cru j'étais ta pote ou quoi ? déclencha l'une.

— Ça va t'sais, calme ta joie meuf, c'était juste un portable hein, c'était pas ta vie, fusilla l'autre.

— J'm'en fous qu'c'est juste un portable. La vie de mon père t'as cru tu pouvais fouiller dans mes affaires comme ça ?

— Vas-y laisse tomber.

— Quoi laisse tomber ? Je laisse rien tomber, mêle-toi de ton cul ok ?

— Que se passe-t-il ici ? les interrompit Camille.

Les adolescentes sursautèrent de concert. Elles se retirèrent mollement, Camille dut ronchonner pour accéder aux deux fauteuses de trouble.

— Shania, Alice, je vous ai posé une question, se répéta-t-il.

— Vas-y laisse tomber c'est rien, jeta Alice.

- Pardon ?
- C'est rien je t'ai dit, c'est bon lâche-moi.
- C'est ça, mon cul ouais, repiqua Shania.
- Quoi, t'as dit quoi toi ?
- Ça suffit Alice, l'avertit Camille. Tu vas te calmer tout de suite ou c'est deux heures de retenue. Shania, pour la dernière fois, qu'est-ce qui se passe ?
- Eh c'est pas moi m'sieur, c'est Alice elle a cru on était potes. La meuf j'me barre deux secondes aux chiottes elle me carotte mon portable en skred pour mater les photos de mon keum. Elle a le seum, elle veut l'ken j'suis sûre. La vie de mon père j'ai jamais vu ça.
- Putain la balance... Eh mais toi je vais te défoncer hein.
- Ouais c'est ça ouais. Nique ton père toi.
- T'as dit quoi là ? Putain t'as dit quoi ?

Alice fondit sur Shania. Camille ne prit pas le temps de gamberger. Il s'interposa d'instinct, sépara les deux filles comme il put et les maintint à distance, ses mains frêles verrouillées sur leurs robustes épaules.

- Vas-y lâche-moi toi !
- C'est bon, vous avez terminé ? demanda-t-il.
- Ouais ouais, c'est bon ouais.
- Très bien. Maintenant vous allez vous expliquer calmement dans le bureau de la directrice.
- Eh mais pourquoi moi, j'ai fait quoi ? s'insurgea Shania.

- M'sieur, m'sieur, je peux les accompagner ? s'inséra une autre.
- Non, trancha Camille. Je vais les y conduire. Vous, vous allez m'attendre dans la salle et sortir vos affaires. En silence. Je reviens dans cinq minutes.
- Eh mais monsieur comment c'est abusé !
- Tais-toi Shania. Le silence, ça vaut aussi pour vous deux.
- Eh mais moi j'ai rien à voir avec elle hein...

Camille pesta en sourdine. Il tira les deux insolentes hors du couloir et les emmena au rez-de-chaussée devant le bureau de Madame Harmon.

Il frappa à la porte et présenta la situation à la directrice, chapée de son costume noir. Elle accueillit les deux adolescentes qui s'assirent sans faire de raz-de-marée, tout à coup plus dociles. La porte refermée, Camille expira pour reprendre ses esprits.

Il remonta vers la 205 où ses élèves zoniaient toujours dans le couloir.

- Vous êtes encore là ? s'énerva-t-il.
- Bein ouais m'sieur. On aurait bien voulu rentrer hein mais sans la clef c'est un peu chaud.
- La clef ?

Ah, oui. La clef. Il s'approcha de l'entrée et fit jouer le trousseau près de la serrure, le teint pourpurin, sous les ricanements de sa classe.

Une fois les lieux investis, ses élèves prirent position dans le calme quoi qu'en traînant les talons. Il crut pouvoir tenir un moment de sérénité et le consumma avec ferveur. Il ne s'essaya qu'ensuite au vif du sujet.

— Bon, sur ce, bonjour à tous et à toutes. J'ai corrigé vos dictées, je vais vous les rendre et on va en faire la correction ensemble.

Les 4^{ème} C se turent, gravant un silence de marbre. Camille se laissa pousser un rictus, à mi-chemin entre l'accès tant attendu à la paix et la mesquinerie de celui qui pouvait abuser de son pouvoir pour son unique plaisir. Il choisit de se laisser guider par cette dernière au moment de délivrer son verdict de papier.

— Imène, encore un peu juste mais il y a du progrès. C'est bien, persévère. Kamal, tu peux mieux faire. Fatima, même chose. Erwan, attention aux accords avec l'auxiliaire avoir, sinon c'est bien. Safia, bien. Mona, insuffisant. Laure, insuffisant. Très bien Ibrahim, comme d'habitude...

— Intello, souffla Salima.

— Salima, au lieu de tacler les autres, tu ferais mieux de te concentrer sur ton propre travail, dit Camille. Très insuffisant.

— Tacler ? Eh m'sieur, vous regardez le foot ? s'excita une autre.

— Non, mais j'ai une mariée, répondit Camille. Merci de ne pas m'interrompre pour parler d'autre chose que de ce devoir. Je continue. Dy-

lan, peut mieux faire. Kilian, même chose. Mohamed, très bien. Noor, mieux. Mourad, bien. Mehdi, excellent. Souleymane, insuffisant. Tanguy, insuffisant. Abdal, bien. Alex, bien. Kévin, moyen. Nora, moyen. Soraya, catastrophique...

- Eh mais ça va m'sieur comment vous me foutez la honte là !
- Il fallait réfléchir un peu plus, Soraya. Leïla, catastrophique. Annaë, catastrophique. Et évidemment, Shania, lamentable, Alice, déplorable. Qui parmi vous leur donnera leurs copies ?

Après un temps de silence approximatif pollué par un agglomérat de grognements, l'un des garçons leva la main.

- Merci Abdal, le gratifia son enseignant.
- Lèche-chatte, siffla une autre fille.
- À présent, je vous laisse quelques minutes pour prendre connaissance de vos erreurs et de mes remarques, poursuivit Camille. Essayez de corriger vos fautes individuellement, ensuite de quoi nous procéderons ensemble à la correction.
- Eh m'sieur, on peut travailler avec notre voisine ?
- Non.

Ton sec. L'irritation continuant de lui rôti les joues, Camille avait décidé de prendre exemple sur Clara. Cela sembla fonctionner. Certaines élèves soupirèrent, mais aucune n'aventura la moindre réplique cinglante

et le calme relatif conserva son équilibre délicat. Déjà ça.

Camille déambula dans les rangs en bonne arme de dissuasion humaine, survola celles qui s'en étaient bien sorties et observa les autres. Au terme des quelques minutes accordées, il consulta sa montre et se repositionna en chef de file.

— Bien. Alors, ce texte. Est-ce qu'il vous a semblé difficile ?

— Non mais grave, répondit aussitôt une élève. S'il aurait été facile on aurait eu de meilleures notes hein.

— S'il « avait » été facile, rectifia l'autorité. Bon, et maintenant que vous avez repéré vos erreurs, qu'est-ce que vous pouvez m'en dire ? Est-ce qu'il vous semble toujours insurmontable ?

— Bein ouais, moi je comprends rien hein.

— C'est faux, Laure. Si tu n'avais rien compris, tu aurais eu 0. Tu n'as pas eu la moyenne, mais tu as marqué des points. Cela signifie qu'il y a tout de même certaines règles que tu maîtrises.

Elle ricana.

— Non mais m'sieur vous m'avez mis 7, c'est de la merde.

— Je ne dis pas que c'est bien. Je dis que ce n'est pas nul. C'est très différent. Prenons la toute première phrase : « Marie était une femme très

occupée. » Juste celle-ci pour le moment.
L'avais-tu bien orthographiée ?

Laure n'en était pas sûre. Elle jeta un bref coup d'œil à sa copie, vit que cette phrase avait été épargnée par le stylo rouge diabolique de son enseignant. Elle barda ses lèvres d'un sourire pétillant de fierté.

- Bah oui, je suis pas conne non plus.
- Ce n'est pas une question d'être « conne ». Je vous l'ai déjà dit : c'est une question d'attention, de discipline et de persévérance. Comment as-tu écrit « occupée » ?
- Bah avec un *e*-accent aigu et un *e*.
- Pourquoi ?

Elle hésita un instant.

- J'sais pas, parce que c'est une meuf ?
- C'est du féminin, oui. Quand on doit écrire un mot qui termine par le son *é*, si on a un doute, il faut toujours remplacer ce mot par le verbe *prendre* et se demander comment on le dirait à l'oral. Est-ce qu'on pourrait dire : « Marie était très prendre » ? Non, ça ne va pas. Car ce n'est pas de l'infinitif. Peut-on alors dire : « Marie était très pris » ? Non plus, car Marie n'est pas un garçon. Il ne reste plus qu'à essayer : « Marie était très prise ». Qu'est-ce que vous en pensez les autres ?
- C'est correct, dit un autre élève après quelques instants de silence.

— Exact, répondit Camille, voilà pourquoi on appliquera ici le *e*-accent aigu et le *e* comme l'a fait Laure. Si on peut mettre *prendre*, on terminera notre mot par *e-r*. Si c'est *pris* qui semble bon, on se contentera d'un *e*-accent aigu. Si seul *prise* semble adapté, on ajoutera un *e*. Vous voyez, ce n'est pas si compliqué quand on y réfléchit.

— Ouais mais m'sieur c'est trop dur, geignit Laure. Là c'est une règle, ça va. Mais après il y a plein d'autres et vl'a comment on se mélange aussi.

Camille secoua la tête avec énergie.

— Non ce n'est pas trop dur. La maîtrise de la langue s'acquiert avec du temps et la répétition de beaucoup d'exercices. Ce n'est pas pour rien qu'on vous apprend le français dès le CP et qu'on vous impose encore des dictées durant tout le collège. Allez, on poursuit pour voir. Seconde phrase : « Elle avait une famille à nourrir, des réunions professionnelles chaque soir et devait consacrer ses fins de semaine à ses rendez-vous privés. » Qui parmi vous a fait un sans faute sur cette phrase ?

Trois garçons et une fille levèrent la main.

— Plus difficile donc. Les autres, où avez-vous fait des erreurs ? Mona par exemple ?

— À « nourrir » et à « professionnelles ».

Il lui fallut mobiliser une minute pour se retrouver dans le texte. Camille patienta.

— Et toi Imène ?

— À « professionnelles » aussi, à « soir » et à « privés ».

— Bon, on a ici à peu près toutes les fautes qu'on pouvait faire, on va s'en tenir à ça.

Un flot de risée remua la classe.

— Personne n'a le droit de rire ici, le sécha Camille. Reprenons. *Nourrir* prend deux *r* et non un seul, contrairement à *mourir*. Vous voulez une astuce pour vous en souvenir ? On se nourrit plusieurs fois, on ne meurt qu'une fois. *Professionnelles* est un peu compliqué car il y a beaucoup de lettres qui pourraient être doublées. En vérité, on double tout sauf le *f*. Le dernier *l* non plus n'est pas doublé au masculin, mais ici le mot est accordé à *réunions* qui est féminin pluriel, donc on termine notre mot par deux *l-e-s*. Pour *privés*, c'est la même chose que tout à l'heure, Imène. Dirais-tu des rendez-vous *prendre, pris* ou *prises* ?

— Pris.

— Alors comment écris-tu *privés* ?

— *E*-accent aigu et *s* ?

— C'est très bien, Imène.

— Mais pour *soir* alors, pourquoi vous m'avez compté faux ? Il y en a bien plusieurs non, alors on met un *s* ?

Camille souffla une petite seconde. Depuis toutes ces années, il était devenu une machine bien huilée à pondre de l'explication, pour qui tout était acquis et bien ancré. En attendant, comment voulez-vous apprendre à des adolescentes des choses qui non seulement ne leur semblent d'aucun intérêt, mais en plus défient toute logique ? Il y avait autant matière à déprimer de leur côté que du sien. Il prit le temps d'offrir sa meilleure version mais n'obtient qu'un mutisme. Il n'insista pas et enchaîna.

— Bon, phrase suivante. « Un jour, alors qu'elle rentrait d'un de ces rendez-vous, elle décida de s'extirper de ses contraintes et retrouva trois amies d'enfance qu'elle n'avait pas vues depuis des années : Léo, Baptiste et Salomé. » J'aimerais qu'on s'arrête plus longuement sur celle-ci, car vous avez presque toutes buté aux mêmes endroits : *amies* et *vues*. Qui a réussi à orthographier correctement ces deux mots ?

Un seul doigt se leva cette fois.

— Comment as-tu écrit ça, Ibrahim ?

— *Amies i-e-s, vues u-e-s.*

— Et pourquoi ?

— Parce que le féminin l'emporte.

— Les autres, est-ce que vous comprenez vos erreurs ?

— Mais m'sieur c'est pas logique, réagit Safia.

— Explique-toi.

- Bein, dans les trois amies de Marie il y a deux keums et une meuf, il y a plus de keums, alors pourquoi c'est pas au masculin ?
- Comme l'a dit Ibrahim, en français, le féminin l'emporte. Vous avez déjà dû le voir à l'école pourtant, vous ne devriez plus faire ce genre de faute. Dans un groupe, pour peu qu'il y ait une femme, on accordera toujours au féminin pluriel. On n'accordera au masculin que si le groupe est exclusivement composé de garçons.
- Normal wesh, on est le sexe fort, déclama Salima.
- Du coup, s'il y a mille hommes et une femme, alors on met quand même au féminin ? demanda Dylan.
- Tu vas répondre toi-même à ta question, dit Camille. Imagine que ces mille-et-une personnes aient travaillé ensemble. Diras-tu qu'*ils* ont travaillé ou qu'*elles* ont travaillé ?
- Elles.
- Tu vois, nota Camille, tu as répondu aussitôt sans te poser plus de questions. C'est normal, c'est ancré dans nos langages. Tu dois donc appliquer ta terminaison de la même façon.
- Mais monsieur, c'est pas juste ! réalisa Kilian à son tour.

Camille s'autorisa un nouveau sourire éphémère.

- C'est un point de vue qui peut tout à fait se comprendre, l'appuya-t-il. Mais tu dois t'adapter, notre langue est ainsi construite et ça ne changera pas.
- Mais pourquoi c'est pas le contraire ? Pourquoi ce n'est pas le masculin qui l'emporte ? C'est vrai, il n'y a pas de raison.
- Ouais c'est ça t'as cru, s'interposa Salima une nouvelle fois.
- Parce que ce sont des femmes qui ont érigé les règles et complexités de la langue française. Au départ, on utilisait ce qu'on appelait les accords de proximité. Par exemple, on disait « Les femmes et les hommes sont beaux ». Un jour, on a décidé de remplacer cette règle par « Le féminin l'emporte » par souci d'esthétique. Si vous y voyez un inconvénient, je vous invite à contacter l'académie. Mais je doute qu'elle accepte de revenir sur une règle comme celle-ci. Vous imaginez, s'il fallait reprendre tous les textes écrits par les Femmes depuis des siècles ? Vous ne sortiriez jamais de cette classe.

La 4^{ème} C s'adonna à un rire synchronisé, en tout cas les filles. Camille sourit un moment en silence. Parti avec le handicap de l'appréhension, alourdi par le poids du conflit entre Alice et Shania, jamais il n'aurait pensé pouvoir aussi bien négocier son cours. C'était rare, pour ne pas dire exceptionnel. Certaines

de ses élèves semblaient retrouver tout ou partie leur estime d'elles-mêmes. La correction avançait avec la discussion. Il était bien. Il était fier. Il se sentait miraculé, léger, le coup de mou effacé, le pourquoi de sa vocation retrouvé. Sa journée en fut toute édulcorée. Ses trois cours de l'après-midi se déroulèrent sans encombre, auréolés du même éclat.

Il serait rentré chez lui le palpitant vitaminé... Si à dix-sept heures, de retour sur le parking du collège, il n'avait pas retrouvé sa C3 avec les pneus crevés.